

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

LES TOURMENTS D'ÉMILIE

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Le Sentier aride

La Demoiselle

Tistou

Mademoiselle Fine

Amandine

Le Pré d'Anna

Le Destin de Marie

Le Souvenir de Samuel

Jeanne courage

Lettres d'un inconnu

Rose et Virginie

MARIE DE PALET

LES TOURMENTS D'ÉMILIE

Roman



© Centre France Livres SAS, 2024.

© À vue d'œil, 2024,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0758-9

ISSN : 1968-5084

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

1

Le soir tombait. Le crépuscule s'étendait sur la vallée : il était d'une douceur incroyable. On était fin septembre et la journée avait été très chaude. Maintenant, dans cette fin de soirée encore lumineuse, une clarté laiteuse inondait le pays, appelant la nuit tapie dans l'ombre. Le soleil avait allongé les ombres puis avait disparu dans un flamboiement d'incendie abandonnant aux ténèbres les derniers soubresauts d'un jour finissant. Une fourche sur l'épaule, Émilie revenait des champs. Elle était en retard car elle avait voulu finir l'épandage du fumier en vue du labourage prévu pour bientôt. C'était elle qui effectuait ces travaux autrefois réservés aux

domestiques, mais les domestiques avaient disparu depuis la déclaration de guerre. Tous les hommes valides, qu'ils soient domestiques ou patrons, avaient dû partir pour cette guerre qui ne devait pas durer longtemps et ramener l'Alsace et la Lorraine dans le giron de la mère patrie.

Georges, le mari d'Émilie, était parti lui aussi et, depuis son départ, elle n'avait reçu aucune nouvelle. Pourtant lui l'aimait comme un fou... Elle, elle s'était laissé courtiser car il était bel homme, mais jamais son cœur n'avait parlé comme lorsque Baptiste, un garçon valet à la ferme de Balduc, lui avait fait un brin de cour. Mais voilà, il avait quitté le pays et elle ne l'avait jamais revu. Quand Georges l'avait courtisée, sa mère l'avait encouragée à accepter : « C'est un bon parti, disait-elle, jamais tu ne rencontreras le même, une fille comme

toi !... » Et c'était vrai que Georges était un bon parti. Aîné d'une famille de quatre enfants, une sœur qui venait de se marier et deux frères plus jeunes, Georges serait l'héritier de cette ferme de Balduc qui n'était pas la plus importante du pays mais de bon rapport. Elle comptait une quinzaine de vaches, deux paires de bœufs, un beau troupeau de brebis, cinq ou six cochons, sans compter une belle basse-cour avec poules, canards et même oies. C'était vraiment une belle ferme, et Georges avait bien l'intention de s'en occuper après son mariage. Sa mère lui avait déjà choisi une épouse, une jeune fille de bonne famille dont les terres jouxtaient celles de la ferme. Elle avait une belle dot et ferait, pensait-elle, une épouse parfaite pour son fils et une excellente fermière qui pourrait la remplacer un jour. Eugénie croyait avoir tout arrangé au mieux. Toutefois,

son plan avait échoué le jour où Georges lui avait annoncé qu'il fréquentait Émilie depuis quelque temps et qu'il ne voulait pas d'autre épouse qu'elle. Eugénie avait réagi brutalement et affirmé que jamais, elle vivante, une bâtarde ne rentrerait dans la ferme de Balduc.

En effet, ce n'était un secret pour personne qu'Émilie n'avait jamais connu son père, celui qui en avait tenu lieu était le mari de sa mère et le père de son demi-frère Martin. Émilie se rappelait un homme grand qui la prenait sur ses épaules... Cet homme avait à peine connu son fils avant de décéder. Martin était l'orgueil de sa mère. C'était un garçon plein de vie, toujours joyeux. Marie en était folle. Elle ne cessait de vanter ses mérites alors qu'Émilie avait droit à toutes les critiques. Elle ne faisait jamais rien comme l'aurait voulu sa mère ; elle n'avait pas les gestes gracieux

de son frère ni son charme. Sa mère le lui rappelait tous les jours. Quelquefois, de guerre lasse, la petite fille s'en allait pleurer dans un coin et c'est Martin lui-même qui venait la consoler et lui dire de ne pas écouter sa mère qui lui disait qu'elle était laide. Lui la trouvait belle avec ses grands yeux de velours noir et son sourire ravissant. Mais Émilie ne le croyait pas. Elle pressentait que son frère disait cela pour la consoler sans en penser un mot. Souffre-douleur à la maison, elle avait réagi favorablement à la cour pressante que lui faisait Georges.

Elle ne savait pas au juste si elle l'aimait ou non mais il avait été un moyen de quitter cette maison où elle n'avait jamais été heureuse. Georges n'était pas un mauvais diable, il était plutôt beau garçon et il était riche, ce qui ne gâtait rien. Émilie s'était toujours demandé comment il s'était intéressé à une fille

aussi quelconque qu'elle et si pauvre qu'elle n'aurait pas un centime de dot. Mais lui était tombé follement amoureux et l'avait défendue auprès de sa mère. Eugénie n'avait pas osé s'opposer formellement au mariage, de crainte de voir son fils quitter la ferme comme il l'avait promis. Émilie avait donc été acceptée du bout des lèvres par une belle-mère hostile et qui le lui faisait sentir.

Lucien et Antoine, les deux frères de Georges, beaucoup plus jeunes que lui, ils n'avaient que dix-sept et quinze ans, ne s'intéressaient pas au travail des champs et ne rêvaient que de ville et de modernisme. Quant à la sœur de Georges, Amélie, elle avait épousé Jules Paulet et ne s'occupait pas des affaires de son frère.

Georges et Émilie s'étaient mariés au printemps 1914 et, tout de suite, Eugénie avait montré que c'était elle la maîtresse

de la ferme. Émilie était reléguée à des tâches subalternes : elle se contentait d'éplucher les légumes ou de faire la vaisselle. Le travail de la cuisine était réservé à Eugénie. Émilie suivait souvent Georges dans les champs et y travaillait avec lui. Elle était contente de se trouver avec son mari et, si elle n'en était pas réellement amoureuse, elle l'appréciait beaucoup. Tout aurait fini par durer ainsi, mais la guerre avait éclaté début août et avait tout bouleversé. Tous les hommes, y compris Georges, avaient pris le chemin du front et Émilie était restée seule face à sa terrible belle-mère et ses deux beaux-frères. Lucien savait que, si la guerre durait, il ne tarderait pas à rejoindre son frère. L'époux d'Amélie était, lui aussi, parti pour le front.

Dans les encombrements des débuts de la guerre, il n'y avait pas eu beaucoup de nouvelles, à la grande fureur d'Eugé-

nie qui en voulait à l'humanité entière et s'en prenait à Émilie, lui faisant sentir toute son hostilité. Les premiers temps s'écoulèrent dans l'attente et l'interrogation. Parmi les femmes et les mères des soldats, personne ne savait ce qui se passait. Il n'y avait pas de courrier et les nouvelles arrivaient souvent contradictoires. Émilie se morfondait entre la méchanceté de sa belle-mère et l'indifférence de ses beaux-frères. Amélie, dont le mari était au front, était venue se réfugier chez sa mère et regardait avec curiosité Émilie qui n'avait pas quitté sa belle-famille. À vrai dire, la jeune femme y avait songé, mais pour aller où ? Ici, malgré l'hostilité d'Eugénie, elle était la belle-fille de la maison et la future maîtresse. Chez elle, elle serait en butte à sa mère qui ne l'aimait pas et lui reprochait son départ après son mariage alors qu'elle aurait eu besoin d'elle et son

retour, alors qu'on ne l'attendait plus, aurait été mal vu. Son frère Martin, qui n'avait que seize ans, assurait seul le travail depuis son départ et Marie tremblait à l'idée qu'il soit, lui aussi, appelé à combattre.

Les combats faisaient rage et, même si les nouvelles arrivaient au compte-gouttes, on savait qu'il y avait eu des blessés et des morts. Les semaines passaient toujours dans l'angoisse. Enfin, à la fin du mois d'août, les nouvelles commencèrent à arriver, mais ce fut pour annoncer que les Allemands se trouvaient dans la Somme alors qu'on les croyait en Belgique. La progression des ennemis consterna tout le monde et l'on apprit qu'ils avançaient en faisant beaucoup de victimes. Enfin, Amélie reçut une courte lettre de son mari où il lui annonçait qu'il partait vers Paris. Peu après arrivèrent la nouvelle que les

Allemands avaient été arrêtés et l'annonce de la victoire de la Marne. Après cette grande nouvelle, Émilie reçut la première lettre de Georges. Il y détaillait la victoire. Pourtant, guère plus tard, le maire vint lui apprendre la mort de son mari dans cette même bataille de la Marne.

Si Émilie ne manifesta pas bruyamment sa peine, Eugénie, sa belle-mère, se mit à hurler et à vociférer contre les tueurs qui faisaient partir les jeunes pour gagner une vaine gloire. Elle dut s'aliter et se mit à considérer Émilie avec toujours plus d'hostilité, la rendant responsable de la mort de Georges. Émilie essaya de la calmer, mais ne parvint qu'à l'exciter encore plus. Comme la jeune femme pleurait en silence et qu'elle ne criait pas sa douleur comme elle, elle la traita de sans-cœur et d'être une femme qui n'aimait pas son mari,